

Racines d'ailleurs... Racines d'ici

Jimmy Ung

Numéro 8, printemps 2017

Le 8e feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

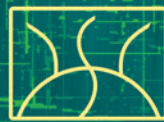
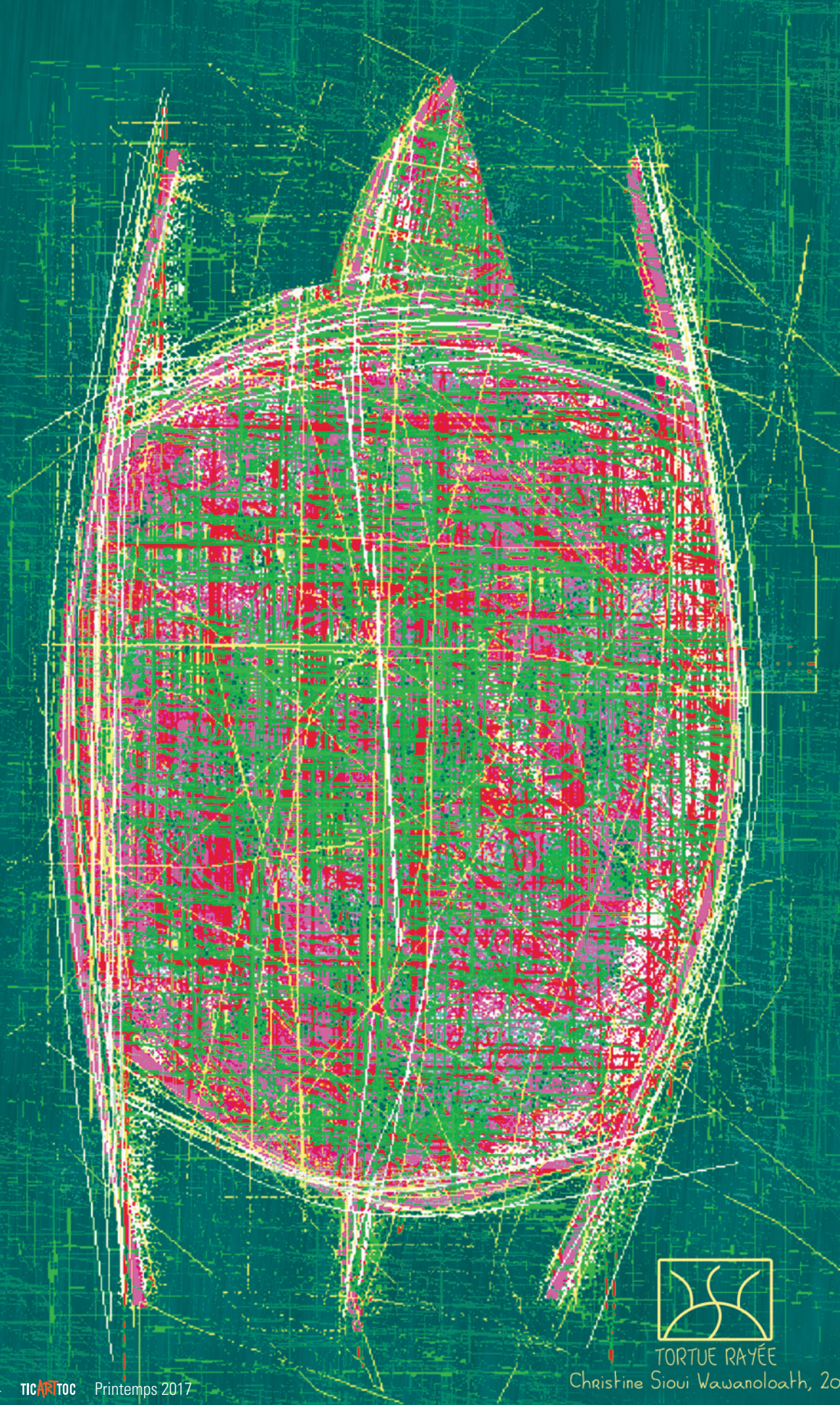
2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ung, J. (2017). Racines d'ailleurs... Racines d'ici. *TicArtToc*, (8), 44–47.



TORTUE RAYÉE

Christine Sioui Wawanoloath, 2016

RACINES D'AILLEURS... RACINES D'ICI

Jimmy Ung

Invitant à réfléchir sur les liens entre nos racines et notre identité, Jimmy s'interroge sur l'apport des immigrants et des peuples autochtones à la culture occidentale. Choissant de recadrer l'objectif de la cohésion sociale à l'échelle du continent, il invite à réfléchir sur le rôle que peuvent jouer les arts à des fins de décolonisation de notre relation avec l'histoire.

Bien que je sois né au Québec, mes racines asiatiques m'ont permis de grandir au sein d'une famille où il fallait toujours faire preuve d'un grand respect envers nos aînés et nos ancêtres. Par exemple, ma grand-mère demeure encore à temps partagé entre la maison de ma mère et celle de ma tante, ce qui lui permet d'avoir une présence et une influence importante dans nos vies. La culture qu'elle nous transmet s'exprime parfois dans les plats traditionnels qu'elle prépare, ou dans les cérémonies de prières auxquelles elle nous convie quelques fois par année, depuis mon enfance, et ce, afin d'honorer nos ancêtres.

Ce lien important envers les aînés et les ancêtres, je l'ai souvent reconnu et constaté à l'extérieur de ma famille, parfois dans d'autres communautés dites « culturelles » et parfois aussi dans les anecdotes et explications que des connaissances d'origine autochtone partageaient lorsqu'elles évoquaient leurs cultures et coutumes respectives.

C'est ainsi que mon identité s'est construite autour des contrastes entre les racines culturelles de mes parents, vécues à la maison, et celles que je faisais pousser par moi-même en côtoyant d'autres Québécois, issus de divers horizons. Par ailleurs, ayant grandi dans une banlieue à majorité canadienne-française, j'ai côtoyé au quotidien ceux qui étaient dits de « souche » et me suis

enrichi de ces amitiés. Fait amusant, le nom de famille de mon voisin et meilleur ami d'enfance était « Racine ».

Cela dit, j'ai toujours eu l'impression d'être simultanément d'ici et d'ailleurs, même aujourd'hui. Je dois cela sans doute à mes racines familiales qui finissent toujours par nous influencer. Cependant, contrairement à moi, mes parents ont eu un parcours de vie parsemé d'embûches avant de pouvoir s'établir au Québec.

Ma famille est arrivée au Canada avec le statut de réfugiés de la guerre civile au Cambodge. Auparavant, mes parents avaient subi pendant plusieurs années l'interne dans un camp de travail forcé, sous le régime sanglant des *Khmers rouges*, avant de réussir à s'enfuir pour se réfugier, durant deux ans, dans des campements aménagés par le *Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés*, situés à l'intérieur des frontières de la Thaïlande. Ils ont ainsi subi le même sort que tant d'autres qui ont été déracinés par ces ouragans de violences humaines. Ces tempêtes qui se renouvellent constamment et continuent d'arracher aujourd'hui encore la vie d'humains qui ne demandent rien de plus que de vivre en paix.

Pour mes parents, l'Amérique représentait à la fois le refuge, la liberté et l'opportunité. Le fait d'avoir été arrachés à leurs racines, profondément ancrées en Asie, aura servi de thérapie-choc afin de faire surgir en eux une résilience qui leur a permis de s'enraciner de nouveau ; dans le nord de l'Amérique, dans une langue étrangère, dans un nouveau cycle climatique, dans une nouvelle terre. C'est ainsi que mes parents, immigrants, réfugiés malgré eux, ont pu refaire leur vie ici au Québec et, du coup, fait naître la mienne.

Je suis donc né à Montréal, sur *l'Île de la Tortue* qu'est l'Amérique du Nord selon des légendes autochtones. Mes racines sur ce vaste continent sont toutes récentes,

surtout lorsqu'on les compare à l'histoire multimillénaire de ses populations autochtones.

Pourtant, je ne suis ni d'ascendance française, ni anglaise, ni autochtone, bien que je n'aie jamais vécu ailleurs qu'ici. Puisque mes ancêtres n'ont pas été colonisés ou colonisés, ma relation avec l'histoire de ce territoire est souvent neutralisée par le sentiment de ne pas être autant un héritier que ceux dont les ancêtres ont foulé ces terres depuis plusieurs générations.

Ce constat me hante parfois, surtout lorsque je fais face aux débats de société portant sur la question des autochtones au Québec et au Canada. Comment se positionner lorsque notre lien avec le

territoire est si récent, lorsqu'il ne remonte en fait qu'à une seule génération? Avons-nous dans un tel cas un droit de parole, ou même de regard? Je crois que oui.

Le choix d'habiter un territoire sur lequel on est né, ou pas, implique que l'on en devienne l'héritier et le gardien. Agir autrement reviendrait à hiérarchiser la valeur des citoyens en fonction de critères situés bien au-delà du contrôle de chacun, soit le lieu de sa naissance et de celle de ses ancêtres. Être autochtone, c'est peut-être un peu ça aussi?

Voici donc quelques réflexions sur la question autochtone, de la part d'un Québécois d'origine asiatique né à Montréal.

Un chemin au-delà du folklore

Bien que je reconnaisse l'importance de préserver et de valoriser le patrimoine culturel autochtone, il m'apparaît tout aussi nécessaire d'aller au-delà d'une appréciation souvent trop folklorique et nostalgique de cet héritage. Pour ce faire, les dix « principes de la réconciliation » énoncés dans le document intitulé « Ce que nous avons retenu », et issus des conclusions de la *Commission de vérité et réconciliation du Canada* nous fournissent de riches points de repère. Il serait après tout difficile d'aller au-delà du folklore sans aborder le processus de réconciliation qui, selon ce document, exige « des mesures constructives pour aborder les séquelles permanentes du colonialisme », pour appuyer la « revitalisation culturelle des peuples autochtones » et pour reconnaître la nécessité d'un « dialogue constant et d'un processus soutenu d'éducation du public ».

C'est en reconnaissant notre interdépendance sur le plan culturel que nous serons mieux en mesure d'agir

de manière responsable afin de trouver un meilleur équilibre entre nos racines collectives, autochtones et non autochtones, et les changements et défis que l'avenir nous réserve.

Nous ne devons pas uniquement tenter de renouer avec l'héritage culturel autochtone afin de rétablir un équilibre bouleversé par la colonisation nord-américaine. Nous devons aussi nous intéresser à la revitalisation culturelle des peuples autochtones car

c'est un chemin qui semble riche de perspectives et de savoirs en lien avec le vivre ensemble et le vivre avec du sens.

Cela dit, dans un monde présentant tant de différences et de diversité, se

rapprocher de la culture autochtone ne saurait être suffisant. Il faut également être en mesure d'accueillir, de négocier et d'intégrer les autres cultures qui viennent d'ailleurs dans le monde. Il faut ouvrir notre identité au changement et au service d'une société interculturelle aux frontières élargies.

Vers une cohésion sociale continentale

L'Amérique, au-delà du Canada et des États-Unis, est principalement hispanophone, ce qui représente un défi de communication évident pour la majorité d'entre nous. Ce mur linguistique fait en sorte que les échanges culturels sont souvent limités aux voyages à la plage le long de la mer des Caraïbes, plutôt qu'à des immersions dans la littérature, le cinéma ou la musique de ces pays. Par ailleurs, il faut rappeler qu'il existe plus de 60 langues autochtones à travers le Canada seulement...

Du nord de l'Arctique jusqu'à la pointe de la Patagonie, des populations autochtones peuplent ces territoires depuis des millénaires. Il faut ainsi être en mesure d'aborder la question autochtone non pas uniquement comme un enjeu canadien, mais selon une perspective continentale. En fait, le Canada compte environ 1.4 million d'autochtones sur les quelques 60 millions établis sur l'ensemble du continent américain.

La réalité de cette proportion devrait servir de rappel quant à l'échelle réduite avec laquelle nous abordons souvent les questions autochtones, c'est-à-dire en portant un regard strictement québécois ou canadien. Elle nous invite à prendre conscience du fait que plusieurs autres pays abordent ces mêmes questions avec leurs propres exemples de réussites et d'échecs. Parmi les belles initiatives qui ont misé

L'identité, après tout, est une forme d'œuvre artistique en constante évolution

sur ce lien transcontinental, pensons à la société de production *Wapikoni mobile* qui, en plus de faire un travail remarquable pour renforcer la capacité des communautés autochtones québécoises à raconter leurs histoires par elles-mêmes à travers la réalisation de courts métrages, a développé des collaborations avec d'autres communautés autochtones, originaires de pays comme le Panama, le Pérou et le Chili.

Ainsi, une solidarité transcendant nos frontières s'impose; une solidarité qui se pratique à travers un dialogue interculturel en misant résolument sur la curiosité et le rôle des arts comme porteurs et vecteurs de cohésion sociale.

L'art pour décoloniser l'histoire

On affirme souvent que la manière dont on raconte l'histoire reflète la victoire d'une culture sur une autre. À travers les Amériques, les colonisateurs d'origine européenne ont toujours imposé leur version de l'histoire aux autochtones. C'est ainsi, par exemple, qu'une loi présentée comme une politique d'assimilation, visant à scolariser et évangéliser les enfants autochtones du Canada, a entraîné un véritable génocide culturel. C'est notamment à travers leurs manières d'imposer une version stricte de l'histoire que les pensionnats pour autochtones ont été si cruels envers ces derniers, éliminant ainsi toute possibilité d'exprimer leurs propres cultures, que ce soit à travers leurs langues, leurs vêtements ou encore leurs liens et repères familiaux.

De nos jours, nous entendons beaucoup parler du mot «réconciliation» pour décrire la démarche nécessaire afin d'amener un peu de justice et de paix à ceux qui ont été affectés par ces abus. La réconciliation sous-tend bien sûr une mise en relation entre ceux qui représentent les abuseurs et les abusés, toutefois, dans ce cas-ci, les abuseurs sont également ceux qui, pour des raisons souvent hors de leurs responsabilités, ont eux-mêmes vécu et hérité d'un système qui les a placés dans une ignorance totale mais complaisante des abus que vivaient les personnes autochtones. Dans une telle situation, la réconciliation ne se mesure pas tant par l'échange de pardons et l'expression de regrets et de désolations que par la démonstration d'une sensibilité culturelle et identitaire accrue envers l'histoire des autochtones et leurs apports à la société d'aujourd'hui.

C'est ainsi que le rôle des arts dans notre société n'aura jamais été aussi essentiel en vue du rétablissement d'une telle sensibilité culturelle. Redécouvrir l'histoire par l'art, lui permettre d'alimenter notre imaginaire de ce qui fut, afin de mieux comprendre et ressentir les contrastes entre la partie ignorée ou oubliée de notre histoire et celle qui a dominé démesurément notre conscience collective.

Voilà l'engagement nécessaire de la part de nos artistes envers la société. Après tout, combien de Québécois ont appris, tandis qu'ils étaient sur les bancs d'école, l'histoire des pensionnats pour autochtones? Nous ne pouvons nous attendre à ce que tous retournent sur les bancs d'école afin de réapprendre l'histoire, et nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre que nos programmes scolaires enseignent plus correctement l'histoire, car cela risque de prendre encore beaucoup de temps.

L'art pour sa part est un outil d'éducation qui, dans une telle situation, a le potentiel de réparer et de restaurer les points de repère qui ont été systématiquement gommés par les diverses autorités. L'art permet d'aplanir les divergences culturelles et identitaires, en créant des points et des espaces de rencontres. L'artiste est un médiateur qui, à travers ses œuvres, crée des ponts et relie les perspectives.

Ainsi, nous pouvons dès aujourd'hui miser sur les courts métrages, la photographie, la sculpture, la musique, la danse, la littérature, le théâtre et aussi la cuisine, afin qu'elles deviennent des opportunités de partage et d'apprentissage interculturel pour tous.

L'identité, après tout, est une forme d'œuvre artistique en constante évolution. **TOC**

1. Commission de vérité et réconciliation du Canada, «Ce que nous avons retenu: les principes de la vérité et de la réconciliation», 2015, pp. 1-210.
2. «Le recensement de la population de 2011 a permis de dénombrer plus de 60 langues autochtones regroupées en 12 familles linguistiques distinctes, ce qui démontre la diversité des langues autochtones au Canada», dans «Les langues autochtones au Canada», sur le site de Statistique Canada, www.statcan.gc.ca.
3. «En 2011, plus de 1,4 million de personnes avaient une identité autochtone, soit 4,3% de la population totale du Canada. En 2006, les Autochtones représentaient 3,8% de l'ensemble de la population canadienne» sur le site de Statistique Canada, www.statcan.gc.ca.

Montréalais d'origine cambodgienne et chinoise, **Jimmy Ung** a parcouru plus de 30 pays à travers le monde pour le compte de la Commission canadienne pour l'Unesco, le Parlement du Canada et le mouvement UNIS. Lors d'une traversée panaméricaine en moto à Ushuaia, il a réalisé 150 entrevues photographiques engageant ainsi un dialogue interculturel qui a donné lieu à une série d'expositions à Buenos Aires et Montréal.